

# LE SABIR CONTEMPORAIN: QUELQUES ÉLÉMENTS POUR TRADUIRE DE FRANÇAIS EN FRANÇAIS

PIERRE SKOROV

*Trinity College, University of Cambridge, U.K.*  
*skorov@cantab.net*

This paper looks at the quickly spreading tendency in most European languages (with specific reference to French), whose symptoms include the proliferation of anglicisms, barbarisms, vulgarisms, systematic wrong usage, as well as rebus spelling and sms language, within the standard language.

*Oui, j'ai une patrie : la langue française.*  
Albert Camus

Le sujet de cet essai m'est venu naturellement à l'esprit de retour en France après une absence de quelques mois. Aujourd'hui il suffit de se promener dans la rue, d'aller à un dîner en ville, d'allumer la télévision pendant une heure, ou même d'ouvrir le Figaro – réputé pour être un bastion des traditions et, partant, du français correct –, pour se rendre compte qu'on enterre à qui mieux mieux la langue sous des monceaux de technicisms, de barbarismes pédants, d'euphémismes de mauvais goût, d'avalanches de mots inutiles, d'américanismes et de contresens. Des mots simples, beaux par leur clarté et leur précision disparaissent au profit de néologismes bâtards. Les finesses linguistiques s'estompent et laissent la place à un jargon primitif mais pompeux.

Et il y a un trait caractéristique de l'époque. Si, en d'autres temps, l'ignorance n'était pas moins étendue, du moins la tendance générale était-elle à l'instruction. On cherchait à se corriger, ou bien on restait discret. Aujourd'hui l'ignorance est militante et agressive. On torture la syntaxe, on assassine le vocabulaire sous prétexte généralement de "créativité" et de libre expression de sa personnalité au mépris des règles. C'est bien cette agressivité d'une ignorance revendiquée qui permet de craindre une dégénération de la langue. Après avoir consacré un certain temps à étudier de plus près le phénomène, je me suis rendu compte que mon impression spontanée était confirmée par un bon nombre de linguistes et

hommes de lettres. Cet article, sans prétendre à l'exhaustivité ou à la découverte, cherche à cerner ce phénomène en fournissant quelques exemples les plus caractéristiques, d'en suggérer les causes, et de mettre en garde contre un certain nombre de conséquences.

\* \* \*

Les anglicismes constituent la catégorie de déviations la plus facile à identifier, et que je séparerais en deux groupes. Le premier regroupe les anglicismes “ directs ”, c'est-à-dire des mots dont la plupart des locuteurs identifient spontanément la provenance anglaise. Tels sont *job*, *deal*, *marketing* ; le second, ce qu'on appelle en cours de grammaire les “ faux amis ” et qui s'installent dans la langue de façon pernicieuse, sans afficher leur provenance étrangère. C'est le cas d'*excuse*, venu de l'anglais “ excuse ” et qui n'a rien à voir avec les excuses que l'on présente lorsqu'on souhaite être pardonné. “ Quelle *excuse* pourrais-je inventer pour rencontrer Jonathan ? ” se demande la charmante Kimberley. On entend des dizaines d'horreurs du même genre dans les séries télévisées américaines, grâce aux traducteurs qui ignorent qu'*excuse* en français se dit prétexte. Un autre exemple : dérivée, par la faute de traducteurs négligents, de l'anglais “ expertise ”, l'*expertise* – qui en français désigne l'examen ou l'estimation effectuée par un expert – tend à remplacer expérience, connaissance ou érudition.

Quantité de mots français disparaissent presque du langage courant. *Emploi*, *boulot*, *travail*, tués par *job* ; *relancer*, *stimuler*, *doper*, éradiqués par *booster* ; *sournois*, terrassé par *rampant*, copie du mot anglais “ rampant ”, ridicule en français par son lien avec le verbe ramper; *s'écraser*, écrasé par *se crasher* ; *accord* ou *négociation*, enterrés par *deal*. On ne remarque plus les américanismes triviaux comme les omniprésents *stress* ou *break* qu'on remplacerait aussi bien par “ fatigue ” et “ pause ”, et les assommants *scoops*, *hit-parades*, *play-backs*, *best-of*, *come-backs*, les *medley*, les *top-models hyper cools*, la *music soft*, *destroy* ou *hard*.

Enfin, dans l'aimable souci de ne point bafouer la grammaire française, on conjugue allégrement à la française des verbes anglais. Ainsi, le site internet du grand magasin parisien La Fnac donne les consignes suivantes à l'utilisateur : “ ...vous *upload*ez vos photos. (...) Après les avoir *upload*ées...” et ainsi de suite. Inutile de rappeler que le nouveau verbe télécharger existe, bien plus français et agréable à l'oreille, et d'ailleurs adopté par bien des utilisateurs.

La deuxième catégorie de déviations recueille ce qu'il y a sans doute de plus terrible dans le langage actuel : les barbarismes. Il s'agit de mots qui n'existent pas dans la langue et que l'on invente par ignorance. A la différence des néolo-

gismes – mots nouveaux, inventés pour désigner un phénomène nouveau, une nuance que l'on voudrait originale, ou bien à la recherche de l'originalité poétique – les barbarismes remplacent d'autres mots, corrects et précis.

Le barbarisme se forme le plus souvent en faisant passer un mot d'une catégorie lexicale à une autre. On transforme par exemple un adjectif ou un substantif en verbe. Au lieu de prévoir, d'anticiper, de planifier, on *futurise* ; au lieu de s'opposer on *antagonise* ; au lieu d'être récompensé par un jury on est *palmé* (!); on *biographie* un personnage, on *paparazzite* une vedette de cinéma et au lieu d'estimer on *expertise*. On n'exagère plus, on *surdimensionne*. On a inventé *solutionner* pour " résoudre ", *positionner* pour " placer ", et *candidater* pour " postuler ". Avec les magasins Carrefour, « je *positive* ».

A l'inverse, des verbes tombés sous la main d'un linguiste de fortune produisent souvent des substantifs extravagants. On entendit récemment un présentateur de télévision parler d'un ton peiné de la *tombosité des deux-roues* dans Paris. S'agissait-il de quelque cimetière pour bicyclettes hors d'usage, de *tombes*? Nullement. Le présentateur déplorait que les cyclistes victimes de la circulation tombassent souvent par terre. D'où il suit que *tombosité* signifie chute ou risque de chute. C'est encore plus beau que *dangerosité*.

Ce dernier vocable fait partie de la catégorie la plus inexcusable des barbarismes puisqu'elle n'a pas même l'ignorance pour cause. Il ne s'agit pas d'inventer un mot lorsqu'on a oublié le mot juste ; il s'agit d'affubler un mot que l'on connaît d'un suffixe superflu, par pur souci d'importance. C'est ainsi que l'on arrive à *bravitude*, somptueux barbarisme inventé par Ségolène Royal à l'occasion de son voyage en Chine.

Viennent ensuite les contresens qu'on ne recense plus tant ils sont devenus nombreux. Derechef, il convient de souligner, que les fautes lexicales ne sont pas un phénomène nouveau et que les contresens ont toujours existé. Ce qui est nouveau est l'entêtement arrogant avec lequel chaque illettré revendique son droit aux erreurs sous prétexte de " liberté d'expression " : notion dont il saisit à peine la signification profonde, mais que les démagogues lui ont appris à utiliser à tout bout de champ pour réclamer ses droits.

Dans ce cas également, on peut distinguer deux catégories. L'emploi entièrement erroné, d'une part, et, d'autre part, l'emploi systématique d'un mot unique en toutes circonstances, qui, sans être faux, demeure inexact et contribue à effacer les précieuses nuances de la phrase.

“ Je vais descendre *sur* Marseille. ” Vous trouvez-vous donc en hélicoptère? “ Je travaille *sur* Paris ”. La capitale a-t-elle besoin d’être améliorée, refaite? Sans doute faut-il voir dans cet avatar de la pauvre préposition *sur* la preuve d’un élan de la mégalomanie poétique contemporaine. “ Le souffle de la nuit flottait sur Galgala... ” écrivait Victor Hugo dans *Les Contemplations*. Aujourd’hui ce sont des plombiers, des boulangers, des ingénieurs, qu’on s’imagine descendre en nuée sur la banlieue parisienne.

On ne donne plus son adresse ou son numéro de téléphone. On donne ses *coordonnées*, comme si l’interlocuteur avait besoin de fixer votre position dans l’espace, et que votre numéro de fax avait quelque rapport avec la latitude et la longitude.

La langue française est infiniment riche de nuances lexicales délicates qui ont grandement contribué à la gloire de sa littérature. Or qu’entend-on: qu’on a *exécuté* une vache dans un abattoir (alors qu’on parle de l’exécution d’un condamné à mort par la justice), qu’on a *massacré un* homme (alors que *massacre* est par définition relatif à une *masse*), et que quelqu’un a commis un *assassinat sans préméditation* (ce qui supprime la distinction fondamentale entre assassinat et meurtre).

Un journal affichait récemment ce titre passablement ridicule: “ Darwin revisité ”. On revisite à tout va en cet âge de tourisme et de loisirs. On *revisite Guerre et paix* au lieu de relire, on *revisite La Naissance de Vénus* au lieu d’aller la revoir, on *revisite* l’œuvre de Freud au lieu de la reconsidérer.

A côté de cette catégories de fautes, il y a la catégories des déplorables redondances.

Ainsi n’y a-t-il plus de *milieu*, d’*entourage*, d’*environnement*. Il n’y a plus que des *contextes*. Contexte familial, contexte environnemental, contexte universitaire, ou contexte quotidien.

*Futur* est en train de remplacer subrepticement *avenir*. Le futur évoque une chose vague et globale. C’est l’état du monde dans cent ans. En revanche, l’avenir d’un jeune homme c’est le travail qu’il choisira, la femme qu’il épousera, les enfants que celle-ci lui donnera. Mais désormais il n’y a plus de différence être le futur de l’humanité et l’avenir de Gaston.

Le verbe *vivre* a pris le sens de digérer. On dit d’un individu qu’il a mal vécu son divorce ou sa mise en retraite anticipée ou un coup de poing sur le nez. Ainsi s’exprime le jargon de prestige, car *vivre* est plus abstrait et donc plus noble que *digérer*, *supporter*, *endurer* ou *éprouver*. De même le *vécu* (substantif) fait beaucoup plus chic dans la conversation que l’expérience, le savoir, les épreuves.

Le jargon de prestige se nourrit de mots pompeux et vagues. C'est le contraire même de l'esprit de la langue française. Maurice Druon dans son livre *Le "Bon Français"* cite un passage exemplaire relevé par lui dans une correspondance officielle : "*La Région apporte son soutien à quelques grandes manifestations littéraires pour leur dimension structurante sur le territoire régional et l'effet réseau qu'elles impulsent avec le secteur du livre, de la lecture et de la création littéraire*" (Druon 199, 157). Comprenne qui pourra.

La catégorie des vulgarismes, bien qu'elle ne semble qu'indirectement liée à mon propos, et la sous-catégorie du "verlan", méritent également d'être mentionnées. Ce ne sont pas les vulgarismes en tant que tels qui m'intéressent ici, mais la tendance actuelle à les accueillir au sein de la langue de référence. Ainsi l'une des dernières éditions du dictionnaire Le Robert, qui a toujours peur de rater le dernier coche de la vulgarité, nous apprend qu'on ne va plus se coucher mais *se zoner*, et qu'un *fax*, n'est pas seulement un mode de transmission mais, au figuré, une femme plate et maigre.<sup>1</sup> Si les dictionnaires de renom ramassent dans le ruisseau tous les détritiques tombés des poubelles langagières, chacun peut naïvement se croire encouragé à utiliser ces horreurs.

Le verlan, d'autre part, constitue depuis une dizaine d'années une sorte de dialecte parlé par un certain nombre d'adolescents des banlieues. Ce langage chiffré consiste à couper un mot en deux et de changer de place les deux moitiés. C'est ainsi que l'on obtient "verlan": en transformant le mot "l'en-vers" selon cette méthode. Ce dialecte est depuis longtemps le signe de reconnaissance de jeunes délinquants, de marginaux, et, de manière plus générale, de personnes qui souhaitent s'apparenter à ces derniers. Il constituait donc, jusqu'à une époque très récente, une exception langagière. Depuis quelque temps, un certain nombre de mots venus du *verlan* s'installent dans le langage des quartiers chics. On entend désormais de façon courante dire qu'une situation est "ouf" (fou), que quelqu'un est "chelou" (louche) ou "relou" (lourd), dans un discours prononcé dans une langue qui, par ailleurs, est souvent correcte, voire raffinée. Ces petits mots sont imperceptiblement devenus une nouvelle forme d'élégance linguistique. Il y a désormais des professeurs de renom qui dispensent des cours de verlan à la Sorbonne.

L'insinuation du verlan et de la langue vulgaire dans la langue soutenue va de pair avec la propagation du langage SMS et, de manière plus générale d'un

<sup>1</sup> *Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française.* 2007, Paris.

charabia qui se sert de rébus pour communiquer l'information nécessaire. Un prospectus de la BNP, grande banque française, vante ainsi un service de consultation de comptes par téléphone: " TA + K APLÉ " (" t'as plus qu'à appeler ") signale le prospectus. L'une des meilleures trouvailles était venue naturellement d'Amérique : *Y2K* censé signifier " Year two thousand " autrement dit l'an deux mille, autrement dit deux kilos d'années. D'ailleurs une étude plus détaillée du langage SMS en français a été déjà publiée dans cette même revue – je m'arrête donc ici (Daugmaudyt<sup>4</sup>, K4dikait<sup>4</sup> 2006). Mais je voudrais citer, pour clore cette partie consacrée aux exemples, un extrait de dialogue relevé sur un site qui recense les extraits les plus cocasses de discussions sur internet:

*Pedro* : Ernest Renan, 80 ans après la Révolution, et dans une période de troubles assez marquée, semble vouloir redonner une légitimité, voire un sens, à la nation. Sa définition reste étonnamment contemporaine, on sait combien la question de l'histoire et du passé est centrale à l'heure actuelle, et combien elle l'a toujours été, tant la France s'est construite dans les conflits, et tant ses rapports avec ses colonisés ou immigrés furent et restent douloureux.

*Pedro* : ten pense quoi, c un extrai de mon mémoire

*Salehab* : ouéla

*Salehab* : oula

*Salehab* : rien piger

*Pedro* : ok

*Salehab* : c nule

*Pedro* : bon jvai le réécrire et tu me diras ok?

*Salehab* : et o dernier nouvelle ta pa 80ans

*Pedro* :ya eu la révolution française ta vu, et 80 an apré é ben ta 1 keumé, Ernest i saplé lol ptdr, et ben com il été tendu vu comen ct le delbor en France, il a voulu dire ct koi pour lui la nation ta vu. é franchmen si tu rgarde respé a lui koi pake kan mem skil a di c fré et ça reste vrai ojourdui, paskil parle de la mémoire é tou la, et c important vu kla france elle a carna les reubeu et ke voila koi.

*Pedro* : tu compren mieu?

*Salehab* : oué c mieu

*Salehab* : la tu voi c compri

*Pedro* : ok. <sup>2</sup>

La surprise de demoiselle qui ignore l'existence d'Ernest Renan ne semble nullement feinte ou ironique : pour certains *Français* le français correct est devenu partiellement incompréhensible. C'est ici que le titre de cet article prend

<sup>2</sup> <http://www.bashfr.org/?2921>, 15.09.2007.

malheureusement tout sons sens : pour être pleinement compris par sa camarade l'interlocuteur de cette jeune femme a dû *traduire* son propos. De français en ... français ?

\* \* \*

Où faut-il chercher les origines et les causes de ce phénomène ? Elles sont diverses et se combinent entre elles. Voici celles qui nous paraissent êtres les principales.

On citera brièvement la mondialisation, et l'hégémonie économique des Etats-Unis qui a engendré la domination de l'anglais dans le milieu des affaires. C'est ce qui nous vaut les *cross-selling*, les *retail*, les *corporate*, les *check-list*, les *track-record*, les *bench-marking* et autres *cost-killing* que les hommes d'affaires bien français, à l'éducation souvent raffinée, sont désormais contraints d'employer. Mais ce phénomène demeure encore relativement restreint.

La première cause importante qui concerne la quasi-totalité de la population est le développement extraordinaire de la publicité au cours de la dernière décennie. Elle est à l'origine d'une quantité d'anglicismes, mais surtout à l'origine des contractions et des rébus, et d'une tendance à la surenchère au mépris de la grammaire et des règles sémantiques qui a progressivement envahi la langue tout entière. Les superlatifs corrects sont devenus insuffisants et on a inventé les *super-nanas* et des *mecs hypersympas* qui *s'éclatent* dans des *mégafêtes*, ou mieux des *méga-teufs*. *Génial*, depuis longtemps, n'a plus rien à voir avec le génie, ni *sublime* avec la grandeur et l'élévation. Une cafetière est *géniale*, comme une tarte est *sublime*.

La deuxième cause est ce désir profondément humain de prestige et d'ampleur qui perdit la fameuse grenouille de La Fontaine. A la télévision, à la radio, les contresens prolifèrent et fleurissent. Certes, l'erreur est humaine. Mais au lieu de veiller dans la mesure de ses forces à la correction de la langue, les présentateurs semblent goûter une jouissance subtile et perverse à répéter pompeusement les mêmes erreurs, grossières, mais qui ont le mérite de donner à la phrase une superbe distinction.

On ne dit plus la ville et la campagne, mais *l'espace urbain* et *espace rural*. Une aire de jeux est devenue un *espace ludique*; un jardin public, un *espace vert*; un bureau d'accueil, un *espace clients*; un tableau, un *espace pictural*; un centre de soins esthétiques, un *espace beauté* ; une piscine, un *espace aquatique*.

On entendit une dame du gouvernement dire, dans le cadre du conflit entre les partisans et les opposants de la chasse en France, qu'il fallait emmener les en-

fants dans la forêt pour leur faire admirer des *ecosystèmes intéressants*. “ Beautés de la nature ” faisait sans doute trop plat et rétrograde. S’il avait vécu à notre époque Lamartine n’aurait pas dit : “ Salut, bois couronnés d’un reste de verdure ! ”, mais : “ Hello, éco-systèmes intéressants ! ”

Mais il y a mieux. Voici un voluptueux passage relevé dans un cahier d’évaluation proposé aux élèves qui entrent en classe de seconde : “ L’item est la prise d’information permettant d’en apprécier la maîtrise. Rappelons que la compétence n’est pas une simple addition des composantes : elle en est la combinatoire et se construit essentiellement par des pratiques. ”

C’est donc la même tendance qui se laisse percevoir dans le langage courant que celle qu’on remarque dans les ouvrages savants de critique littéraire : l’estime suscitée est proportionnelle à la quantité de mots, et inversement proportionnelle à la clarté du propos. Plus un propos est abscons, et plus il fait autorité. C’est précisément ce désir d’importance qui fait renoncer aux mots simples et clairs et qui nous vaut l’existence de *bravitude* ou *dangerosité*, et de la plus grande partie des barbarismes à la mode.

Paradoxalement, la troisième cause est en quelque sorte une inversion de la précédente. L’adulation de la jeunesse, provoquée sans doute par le déclin démographique de la vieille Europe, et associée à l’exhortation pseudo-démocratique au nivellement par le bas, a pour résultat de rendre prestigieux et élégant aux yeux de la majorité la langue parlée par les jeunes gens sans éducation. Le fléau du “ jeunisme ” semble affecter la société tout entière. Qu’on ne se méprenne point, il ne s’agit pas du langage familier, dont la saveur est délicieuse et sans lequel le français ne serait pas complet. Les collégiens disent que Dugenu est “ vachement bon en math ”, qu’un exercice est “ fastoche ” et que “ le dirluche est une peau de vache ”, parlent de “ bachot ” dans les années 50 et de “ bac ” dans les années 80, et c’est très bien ainsi. Il serait inquiétant qu’un potache parle la langue de Bossuet et non celle du Petit Nicolas. Seulement maintenant, des hommes mûrs, âgés, se mettent à imiter ce parler par souci de popularité avec un résultat ridicule. Qui plus est, des idiotismes collégiens saugrenus mais bien français, sont évincés par des américanismes affreux ou des vulgarismes de voyous. Un exercice difficile est “ hard ”, quand on est à cinq dans un taxi c’est un peu “ short ”, tout est “ cool ”, quand ce n’est pas “ ouf ” ou “ relou ”.

La dernière grande cause, enfin, est le sens du “ politiquement correct ”, l’hypocrite respect du prochain qui engendre des trouvailles linguistiques d’un ridicule hors pair. La propagation de l’euphémisme fait qu’il n’y a désormais plus

d'aveugles ni de sourds : il n'y a que des malvoyants et des malentendants. Les obèses ne sont plus gros : ils ont une " surcharge pondérale ". Les concierges sont devenus des gardiens d'immeubles, les policiers – des gardiens de la paix, et les handicapés – des personnes à la mobilité réduite. Dans les magasins actuels, il n'y a plus d'employés, il n'y a que des directeurs : des directeurs de stand, des responsables de rayon, des chargés de clientèle. Les éboueurs sont devenus des " techniciens de surface ", et les délinquants de banlieue, des " jeunes en colère ". Dans les bus allemands ou anglais des pancartes sobres et claires menacent les voyageurs sans billet d'une amende considérable. Dans les bus parisiens, sans doute par peur de froisser des contrevenants trop sensibles, ce sont des affiches couleur arc-en-ciel qui proclament : " dans le bus, on *valibus* ! " (sic).

C'est ce même désir de porter son respect de l'homme à la boutonnière, plutôt que de pratiquer une charité véritable et discrète, qui pousse membres du gouvernement même, dont le Premier Ministre, à modifier arbitrairement les règles de la grammaire française, sans égards pour les avis outragés de l'Académie Française. Il s'agit de la féminisation des titres qu'on tenta d'introduire il y a quelques années. On voulut qu'il y eût Madame *la* Ministre, Madame *la* Juge, des entraîneuses, des pompières et des écrivaines.

L'exigence est absurde dans le fond puisque il n'y a que deux genres en français et que le masculin tient ainsi lieu de neutre. Absurde et ridicule aussi dans la pratique, ne fût-ce que par les contradictions inévitables et cocasses qui résulteraient d'une application un peu plus généralisée et cohérente. En effet, on parle d'*une* souris, et d'*une* grenouille, fussent-ils mâles ou femelles, et d'*une* personne, et non pas d'*un* *person*... Il existe bien des bouchères et des boulangères, des Générales et des Présidentes. Mais ces noms-là servent à désigner respectivement la femme du boucher, du boulanger, du général ou du président. Une femme qui possède le grade de général, ne peut être que Madame le Général.

Un peu plus d'insistance mal placée dans le sens de cette grammaire féministe et nous aurions vu apparaître un féminin à " homme public " ! ...

\* \* \*

On peut ignorer ces transformations. On peut en rire. Mais il est dangereux de sous-estimer la gravité des conséquences qu'elles peuvent avoir.

Ce sont non seulement des mots laids et inappropriés qui s'installent dans le langage. Ils en chassent aussi les délicieuses nuances, des mots précis, qui font

la beauté et la finesse d'une langue. Sacha Guitry disait à propos de Colette : " Elle préfère les synonymes – et c'est bien ce qui rend sa phrase si jolie" (Guitry 1947).

" Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours ressenti le français comme une fibre de mon être.(...)Langue maternelle, mais davantage langue d'enfance, langue d'adolescence, langue de maturité. Et aussi langue gardienne, langue heureuse, langue laborieuse. Une grande partie de mes plaisirs et une plus grande partie de mon travail ont consisté à vivre des ressources du langage, à recevoir et à émettre ses paroles, à observer leur plénitude, leur précision et leur beauté, m'en nourrir comme d'un aliment nécessaire et désiré. " écrit Gabriel de Broglie. C'est de cette volupté-là, exquise, que l'on prive l'écrasante majorité des jeunes gens. On n'enseigne plus guère la grammaire. On n'apprend pas à prononcer correctement. On n'explique pas les finesses, les richesses inépuisables du vocabulaire. On aborde *La Chartreuse de Parme* en classe de Seconde, et sauf à préparer un Baccalauréat littéraire, le seul poème de Baudelaire que connaît un élève moyen est " L'invitation au voyage ", dont les journalistes blasphémateurs, éblouis par leur propre culture poétique, nous servent et re-servent le refrain à toutes les sauces, qu'il s'agisse d'un centre de vacances en banlieue, d'une clinique de chirurgie esthétique, ou d'un salon de coiffure canine dans lequel " ... tout n'est qu'ordre et beauté, // Luxe, calme et volupté ".

Rivarol louait dans son discours célèbre " l'universalité de la langue française " et c'est à lui aussi qu'appartiennent les paroles "ce qui n'est pas clair n'est pas français". Nous voilà de retour à notre titre : est-ce bien encore le français que l'on parle ?

Mais ce n'est pas seulement d'une volupté de fin gourmet littéraire que l'évolution actuelle du langage prive ceux dont l'esprit encore jeune est en train de se former. C'est cette fameuse " personnalité " – dont on prétend constamment vouloir encourager l'expression – qu'on appauvrit, la conscience de soi, et de l'univers qui nous entoure. Car il n'est rien qui puisse être désigné sans mots ; les choses n'existent pour les hommes que lorsqu'elles sont nommées.

Nous pensons avec des mots. Notions, concepts, sentiments, phénomènes ou abstraction: ce sont des mots qui les contiennent et les expriment. Nous ne pouvons ni comprendre ni agir sans les mots. Aucune activité, que ce soit celle du boulanger, de l'ingénieur, de l'architecte ou du juriste, qui puisse se passer du langage. La foi, la prière ne sauraient se former en nous et se formuler sans mots. Ce sont les mots qui donnent substance à l'élan spirituel. La loi ne peut

se concevoir sans mots. Toute action politique et même militaire commence par des paroles prononcées. Aucune recherche, aucune découverte, aucune invention ne s'effectue ni ne se communique sans mots. Et l'amour serait réduit à une bien ordinaire trivialité s'il n'avait pas de mots pour se déclarer ou se célébrer. Toute notre vie individuelle et sociale est commandée par les mots. Lorsqu'on interrogeait Confucius sur la première qualité que devait posséder un ministre, il répondait : " Bien connaître le sens des mots ".

Une conséquence immédiatement pratique de l'obscurcissement du langage est l'illusion dans laquelle on se complait en cachant la réalité derrière des mots faux ou vagues. La langue ayant inévitablement parti lié avec la pensée, on en vient à croire ce qu'on dit. Et lorsque les criminels deviennent des *jeunes en difficulté*, dont le gouvernement est se charge d'assurer la *ré-insertion* et non le châtement, il s'ensuit la fulgurante croissance de la délinquance juvénile qu'on constate. Appauvrir et obscurcir le langage c'est appauvrir et obscurcir la pensée.

Quelles conséquences désastreuses à long terme ne doit-on pas prévoir, si les chiffres actuels donnent au moins un élève sur quatre en France qui à l'âge de 11 ans a des difficultés de lecture et d'écriture !

Enfin, c'est le déclin du sentiment de l'identité nationale qu'entraîne l'appauvrissement de la langue et l'absence de respect pour la correction linguistique. On prêche l'internationalisme, mais on oublie, de la même manière, que c'est en étant pleinement de son pays et de sa culture qu'on peut comprendre et estimer la culture des autres, et que la connaissance de la culture passe par la langue.

La situation morale de la France dans le monde, et dont elle demeure bénéficiaire, est due, plus qu'aux succès variables de ses armées et de son commerce, à la qualité de sa langue. Cette langue a donné noblesse à la littérature, à l'histoire, à la philosophie, au droit français. L'appauvrir et la mutiler, c'est compromettre en même temps le sentiment d'appartenance nationale de ses citoyens et le rôle de la France dans le monde.

\* \* \*

Alors, que faire ? N'est inévitable que ce qu'on renonce à éviter. Il importe de continuer, inlassablement, à provoquer la sensibilité de l'opinion, car c'est d'elle, en fin de compte, que dépend le sort du langage. Cette sensibilité est encore très insuffisante, d'autant qu'elle est contrariée par de multiples influences qui s'exercent sur le public par toutes sortes de canaux et à travers les séductions de la société de consommation.

Les membres du gouvernement ont donc un devoir personnel à l'égard de la langue. Ils sont, pour ainsi dire, en " première ligne " et doivent porter une

attention particulière à la correction de leur langue, qui doit être un étalon, comme l'est le " Queen's English " en Angleterre. Il est inacceptable qu'un Premier Ministre parle " d'abonder les fonds ", et qu'un Ministre de la Défense parle *d'acter* des mesures ! Et le gouvernement peut et doit s'attacher en priorité à l'enseignement de la langue correcte à l'école, qui doit être poursuivi activement tout au long de l'éducation secondaire. Pourquoi s'étonner d'une dégradation du langage si un journal publié par le rectorat d'une académie de province et censé être lu par des lycéens, produit sur la première page ce titre en gros caractères: " je citoyenne, tu citoyennes " ? Comment voudrait-on que les élèves parlent un français clair lorsqu'on leur enseigne à l'école l'*intradiégétique* et l'*extradiégétique* (pour désigner ce qui appartient au texte et ce qui est en dehors du texte), et comment voudrait-on que les maîtres transmettent la maîtrise d'une langue concise et élégante lorsque le Ministère dans ses circulaires parle d'*acquis cognitifs* à la place de connaissances, de *descriptifs contrastifs* au lieu de comparaisons, ainsi que d'*archisèmes*, de *complétivisation* et de autres choses *syncatégorématiques* dont on renonce à comprendre le sens.

Après les hauts dignitaires de la République dont la parole est censée faire autorité, ce sont les journalistes qui sont porteurs de la culture de masse et dicteurs de telle ou telle mode linguistique, et qui, partant, se doivent de veiller scrupuleusement à la richesse, à la correction et, à défaut de raffinement, à la clarté de leur langue.

Les dictionnaires usuels, première source d'information, sont aussi des " soldats de l'avant-garde " dans le combat pour le français. Aussi emphatique que l'expression puisse paraître, leurs rédacteurs ont donc, eux aussi, un devoir à l'égard la nation. Pourtant, beaucoup parmi ces livres, naguère ouvrages de référence utiles et fiables, se sont transformés en recueils de tétatologie lexicale. Ainsi le Petit Larousse nous invite à nous soucier de *l'employabilité*, à nous initier à la *footballistique*, à nous considérer tous comme *repositionnables*, à appeler le bon vieux commissaire-priseur un *encanteur* et à nous rendre non plus chez le dentiste, mais chez le *denturologiste*<sup>3</sup>

Enfin, dans le monde actuel, dont la langue à venir sera la traduction, comme l'a dit Madame Margareta Roth, les traducteurs sont amenés à jouer un rôle

<sup>3</sup> *Le Petit Larousse. Dictionnaire de la langue française.* 2002. Paris: Larousse. – Egalement consultés: Duneton, C. 2004. *Au plaisir des mots.* Paris:Balland; Laygues, B. 2003. *Évitez de dire... Dîtes plutôt...*, Paris: Albin Michel; et le site de l'association Défense de la langue française: <http://www.langue-francaise.org>.

croissant. Un professionnalisme scrupuleux, une connaissance subtile et nuancée de la langue d'origine autant que de la langue de traduction, un sens littéraire aigu sont des qualités qui étaient louables, et qui sont dorénavant indispensables pour que soit préservée la richesse extraordinaire de toutes les langues de l'Europe et pour que la culture Européenne conserve son rayonnement dans le monde.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Druon, M. 1999. *Le "Bon Français"*. Paris: Editions du Rocher, 157.
- Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française.* 2007, Paris.
- Daugmaudytė, J., Kedikaitė, D. (2006), *Le langage SMS dans le français.* Kalbotyra. 56(3), 39–47.
- Guitry, S. 1947. *Toutes réflexions faites.* Paris:Flammarion.
- Brogie (de), G. [http://www.asmp.fr/fiches\\_academiciens/brogie\\_quelques\\_mots.htm](http://www.asmp.fr/fiches_academiciens/brogie_quelques_mots.htm), 5.09.2007.
- Le Petit Larousse. Dictionnaire de la langue française.* 2002, Paris: Larousse.
- Egalement consultés: Duneton, C. 2004. *Au plaisir des mots*, Paris:Balland; Laygues, B. 2003. *Evitez de dire...Dites plutôt...*, Paris: Albin Michel;et le site de l'association Défense de la langue française: <http://www.langue-francaise.org>.

#### SYSTEMATIC WRONG USAGE WITHIN STANDARD LANGUAGE: A FRENCH CASE

PIERRE SKOROV

##### S u m m a r y

This paper looks at the quickly spreading tendency in most European languages (with specific reference to French), whose symptoms include the proliferation of anglicisms, barbarisms, vulgarisms, systematical wrong usage, as well as rebus spelling and sms language, within the standard language. A certain number of possible causes is suggested (overstatement induced by advertising, the prestige of pseudo-scientific and pseudo-erudite jargon, the adulation of youthfulness in an ageing society, political correctness) as well as some potentially harmful consequences (misunderstanding and self-delusion, the impoverishment of language leading in turn to a decline in reasoning ability, the devaluation of national identity). It is argued that the responsibility for safe-guarding the language falls in the first place upon teachers, public authorities, newspaper and television journalists, linguists (notably on dictionary authors and publishers) and, indeed, upon translators who play an increasingly important role in the forthcoming 'global' society.